

Qu'est-ce que le symbolique ?

Charles Melman

*Conclusion à la journée du 31 mars 2001
de la Fondation Européenne pour la Psychanalyse.
« Qu'est-ce que le "symbolique" ?
Les limites de son efficacité ».*

Je m'inscris dans la tradition des auteurs auxquels se réfèrent mes collègues et je crois, cependant, que ce que je vais très rapidement vous proposer, aboutit néanmoins à des conclusions un peu différentes et c'est sans doute l'un des éléments d'intérêt de nos rencontres. Je veux dire qu'elles puissent être fécondes justement par le type de différence, de discussions, d'élaboration qu'elles peuvent provoquer.

Je commencerai en posant ma question ainsi : dans cette salle où est le symbolique ?

Celui que j'évoque ne sera pas celui des ethnologues, des anthropologues, des historiens, des religions, ni même celui de Jung, dans la mesure où il me semble que ce qui constitue dans leur travail sensationnel, dans ce travail qui nous oblige tous à réfléchir, ce qui constitue pour eux le symbolique c'est l'élément qui, dans le langage, se trouve évocateur d'une présence, d'une force qui, elle-même, est absente et insaisissable : le symbole, le mana, par exemple ou encore le drapeau pour Freud. Pourquoi le drapeau a-t-il cette importance, si ce n'est qu'il est le symbole, le représentant d'une entité que nul ne viendra ici sur le champ de bataille saisir et on sait que la perte de ce symbole sur le champ de bataille peut être assez décisive pour entraîner la défaite. Ce n'est donc pas rien.

En tout cas, ce symbole, donc, auquel je vais me référer est celui qui me semble avoir été spécialement introduit par notre expérience et en particulier l'élaboration qu'en fournit Lacan et qui me permet de vous dire ceci : il est dans cette salle le symbole, le symbolique mais il n'est pas chez moi. Il n'est pas chez vous. Il est entre nous, ici, là. Si nous le voulons bien, si nous y consentons, je veux dire à partir du moment où engageant devant vous cette énonciation – je ne suis pas en train de lire une série d'énoncés – je vous propose ce pacte interne à toute parole qui est d'inviter l'interlocuteur à participer à cette quête commune, éventuellement source de jouissance, à cette quête de ce que la parole vient ici radicalement absenter et qui donc alimente, comme à l'occasion

de cette journée, notre interrogation, notre recherche, notre souci ; ce qui fait que nous attendons évidemment de cette parole qu'elle avance ce qui viendra répondre au pacte reconnu éventuellement de cette perte en tant qu'elle serait partagée, qu'elle nous serait commune, que nous serions bien de la même chapelle comme s'exprime Freud à propos d'autre chose ; donc la satisfaction que nous pourrions ensemble avoir de trouver la moins mauvaise réponse à cette quête de l'objet que la parole ainsi vient absenter. Je veux dire l'absence radicale et fondatrice dont le signifiant se trouve ainsi le symbole.

Je me permets donc, vous le voyez, d'aborder cette question d'une façon différente de celle que vient de nous exposer, à sa manière, Gérard pour dire que à mon sens et dans l'épreuve que nous pouvons faire simplement dans ce type de rencontre, le signifiant est symbolique de ce qui est la pure absence, non pas évocateur d'une présence, d'une force, d'une puissance dont je serais éventuellement la victime, le gardien, le prêtre, tout ce que l'on voudra... voire le fonctionnaire mais le signifiant est le symbole d'une pure absence et c'est bien ce qui nous fait – les psychanalystes sont quand même bien placés pour le savoir – tout le problème, car s'il n'y avait pas cet effet, je ne vois pas pourquoi il y aurait du symptôme puisque le propre du symptôme c'est évidemment cette absence de chercher soit à la nier, soit à la combler. Ce qui fait donc ce pacte que je suis en train de vous proposer, il n'y a a priori aucune raison pour que vous l'acceptiez.

Aucune raison puisque, après tout, le principe d'une réunion scientifique, c'est évidemment de trouver le moyen, ladite absence, de venir la fermer, la suturer. C'est là que l'on estime avoir triomphé, c'est un triomphe mitigé mais c'est en tout cas le propre évidemment d'une avancée dite scientifique ou autre d'avoir trouvé les bons signifiants pour, ce défaut, venir le combler ; cela d'autant plus qu'à partir du moment où il y en a un, là, qui s'engage dans la parole et dans l'énonciation, c'est-à-dire qui s'autorise du symbolique, qui le propose : « allez ! venez-y un petit peu avec

moi », l'interlocuteur a les meilleures raisons de le refuser. Pourquoi? Parce que dans la mesure où en tant qu'interlocuteur, il se situe au lieu de l'Autre, il est précisément dans le lieu où le symbole, ce qui serait le représentant d'un manque, d'une absence fait défaut. Je veux dire que ce symbole, l'interlocuteur qui se loge nécessairement au lieu de l'Autre n'a qu'à en souffrir puisque le symbole lui ménage en quelque sorte une place ou justement il est privé, lui, du pouvoir de se réclamer, de se fonder de ce qui est le symbole; donc il a toutes les raisons de crier au traumatisme et d'estimer que ce qu'on vient là lui avancer relève de l'injustice, cela d'autant plus que le locuteur qui s'est ainsi hasardé dans la parole ne demande pas mieux que ça se termine comme ça. Car lui aussi il cherche à ce que ça se termine, à ce que ça s'arrête, à ce que ça se conclue. Dans le meilleur des cas, ça se conclut dans un lit, ce qui est la réponse, on pourrait le dire, la moins désagréable. Mais comme on le sait, ça peut se conclure d'une façon où la violence n'a pas besoin de passer par le lit pour se manifester tout de suite.

Le symbole c'est, comme Lacan nous le rappelle, cette moitié de pièce qu'un interlocuteur vient proposer à l'autre dans l'attente que celui-ci y mette l'autre moitié de la pièce de telle sorte que les deux réunies forment une pièce une; mais comme nous le savons justement par les effets du langage, l'un et l'autre n'ont jamais la bonne moitié, c'est bien le problème. Ils n'ont jamais la bonne moitié c'est-à-dire qu'entre les deux moitiés il y aura toujours un déficit. Que sont donc les névroses si ce n'est une façon de se défendre de manière radicale, obstinée, acharnée, nous sommes tous là-dedans, de se défendre contre cette absence que met en place la parole, le pacte proposé par la parole, de s'en défendre soit d'un point de vue hystérique en s'engageant dans une demande pathétique et effrénée pour obtenir l'objet qui est visé, soit comme on le sait du côté obsessionnel pour obturer, pour conjoindre, pour suturer de la façon la plus radicale ce qui fait ce manque généré par la parole et dont chaque signifiant devient, comme je le disais tout à l'heure, le symbole magnifique puisque le propre du signifiant c'est de se référer à cette absence en tant qu'il vient chaque fois nous proposer le sens, voire éventuellement la saisie d'un objet qui serait capable, cette absence, d'y porter remède, si communément nous en convenons – car il y faut toujours bien sûr, l'accord de l'interlocuteur.

J'ai situé ici le débat de façon caricaturale entre l'énonciateur et celui auquel il s'adresse mais il est clair que le débat fonctionne à l'intérieur même du sujet puisque si le sujet n'ek-siste qu'en tant que justement dans le langage, il y a ce défaut, cette absence, ce lieu vide qui lui donne une place et vous savez tous, par la clinique qui est la nôtre, que s'il n'y a pas cette place ménagée pour lui dans le champ de l'Autre, ne serait-ce que

par les ancêtres par exemple et qu'il y a la nécessité d'avoir ce trou, à le forer lui-même, à le creuser lui-même, à se le faire lui-même etc. vous savez toute l'incertitude où il en est quant à la possibilité d'ek-sister. Donc ce débat se situe à l'intérieur du sujet lui-même en tant qu'il est représenté par un signifiant, en tant que ce signifiant est symbolique de ce qui fonde l'absence, et puis représenté par ce signifiant-là pour un autre qui lui du fait de cette absence, ne s'assume que sous la forme de la souffrance puisqu'il n'en bénéficie pas. Donc nous pouvons dire que ce débat permanent passe ainsi à l'intérieur même du sujet et nous connaissons tous les remèdes justement que l'évolution de notre culture tend à apporter à ce type de difficulté, ne serait-ce que par la fourniture de ces merveilleux objets propres aujourd'hui à apporter la satisfaction la plus stupéfiante, c'est bien le cas de le dire, la plus radicale, la plus définitive qui puisse être, je veux dire, d'apporter des satisfactions qui par les effets pharmaco-dynamiques, par les effets subjectifs en tant qu'ils aboutissent à une éclipse momentanée du sujet peuvent être assimilés à ce qui serait la rencontre de cet objet qui fait toujours radicalement défaut.

Alors, au point où j'en suis qui n'est pas loin de mon terme, la question que Lacan a ouverte est la suivante: si c'est bien là le propre du symbolique, nous sommes condamnés au symptôme c'est-à-dire nous sommes condamnés au déficit sexuel, nous sommes condamnés aux névroses, ce qu'il appelait le sinthome. Autrement dit, on ne pourrait jamais attendre d'une psychanalyse que, d'être, dans le meilleur des cas, une bonne psychothérapie. Autrement dit qu'elle nous arrange pour participer au mieux, pour nous débrouiller au mieux, avec ce type d'impasse et en tirer le parti le moins désagréable, se débrouiller avec ça.

C'est là que Lacan opère cette mutation qui, je crois, mérite de continuer à nous tourmenter comme elle le tourmentait lui-même. Il dit que le symbolique ne se confond pas du tout avec le symptôme. Il y a un rond du symptôme qui est parfaitement autonome et, question posée d'une manière qui semble vouloir dire que la solution ne dépend pas de nos bonnes volontés, nos engagements réciproques mais de ce qui serait des jeux d'écriture possibles: ou pas possibles, est-ce que le rond à trois c'est-à-dire la possibilité que se trouvent unis, liés, Réel, Symbolique et Imaginaire sans avoir besoin de passer par le symptôme, est possible?

En effet, que faisons-nous avec le symptôme? Est-ce que l'on peut ramasser, résumer la façon dont nous faisons fonctionner le symptôme? Le symptôme névrotique, en général, cela veut dire quoi? Que nous faisons du sacrifice de notre jouissance ou d'une part de la jouissance ou de la totalité de notre jouissance en tant que sexuelle, le symbole, à entendre au sens freudien, celui que Gérard développe dans son texte, le symbole de ce

qu'il en serait pour nous de l'amour de Dieu, l'amour du père, la condition, la garantie de l'amour du père, ce qui serait, chose bizarre, sa satisfaction à lui, ce qu'il nous voudrait... Lacan ose dire: *Che vuoi?* et qu'il n'y a pas de réponse dans l'Autre; en réalité dans l'Autre nous y mettons des tas de réponses. Je dois dire avant de situer le *Che vuoi?* il faudrait déjà faire le ménage avec toutes les réponses que nous attribuons au grand Autre quant à ce qu'il voudrait de nous. Eh bien! justement l'amour du père suppose que ce qu'il voudrait de nous, c'est le sacrifice de la jouissance sexuelle. Peut-être celle-là même à laquelle en tant que père mort il aurait renoncé, je n'en sais rien, mais en tout cas c'est bien ainsi que ça se situe et de telle sorte que nous devenons grâce à nos sinthomes, comme Lacan les appelle, nous devenons les gardiens de ce sacrifice. Autrement dit, dans cette situation de dialogue, d'adresse que j'évoquais tout à l'heure, nous allons veiller les uns et les autres à surtout ménager la place d'une mésentente, d'une incompréhension; nous allons sacrifier ce qu'il aurait peut-être pu en être d'un accord commun autour de ce qu'ensemble nous pourrions résoudre, nous allons le sacrifier afin de répondre à ce qui serait hypothétiquement ou du fait de notre amour pour le père ou de notre foi, nous allons le sacrifier pour maintenir entre nous cette béance qui serait ainsi la garantie aussi bien de son amour, que la garantie de la permanence de ce qui alimente le désir. Car il est évident que notre angoisse, comme nous le constatons en clinique, c'est que ce qui supporte le désir vienne à disparaître et que nous avons donc besoin de cette absence pour que nous ayons le témoignage qu'il y a quelque part un lieu d'où le désir s'entretient et donc que Dieu reste avec nous. Quitte à ce que ce désir une fois qu'il se manifeste, nous nous dépêchions d'en faire le sacrifice par amour pour lui. Il y a donc là, me semble-t-il, à propos de ce que nous évoquons dans ces journées un point qui me semble pouvoir constituer un point de réunion, de confrontation de ceux qui sont formés par Freud et par Lacan car c'est je crois celui qui nous interpelle, chacun dans notre privé, de la façon la plus nette, dans notre privé mais en tant qu'il n'y a pas de privé qui ne soit collectif, pas de privé qui ne suppose justement autrui en tant qu'il répond ou qu'il ne répond pas à sa façon...

Et nous en venons à la question de ce qui est l'efficacité du symbolique puisque cette question figure dans notre titre. Eh bien! le propre du symbolique c'est d'avoir l'efficacité la plus grande alors qu'il n'en a aucun moyen. Il n'a aucun moyen cette efficacité de la faire valoir, de l'imposer. C'est bien pourquoi il est bafoué avec tellement d'aisance... on s'en fout... Le seul moyen qu'il ait serait de se référer au bâton sur lequel il peut éventuellement prendre appui en tant que ce bâton, le symbolique, l'au-moins-un, il le met en place au lieu de l'Autre et donc ce bâton, il s'en sert pour cogner. C'est évidemment ce qui se

produit chaque fois qu'en tant que sujet, et donc fondé par le symbolique, on est bafoué; quand, en tant que sujet, on est méconnu, ignoré, bafoué, eh bien! on n'a pas d'autre recours qu'à frapper. Autrement dit, cela a évidemment le rapport le plus grand avec la question de la violence. Le défaut de ce pacte que j'évoquais il y a un instant, sa carence réduit les interlocuteurs à un affrontement purement imaginaire et défait la possibilité de cette communion dans ce qu'il en serait d'une possible jouissance, grâce à leur différence même et grâce à leur inégalité même, en tant qu'elle est la condition d'une possible jouissance; elle n'est pas l'injustice suprême mais elle en est la condition.

Et donc il me paraît en tout cas avéré que nous assistons à une montée publique de la violence, pas seulement celle qui est réservée, je dirais, cantonnée dans des ghettos, dans des zones où on se dit « bon, qu'ils se débrouillent, qu'ils restent entre eux à se cogner dessus, attendons que ça se passe », mais de la violence que nous voyons de plus en plus régir les rapports civiques, entre citoyens, dans la mesure, où justement ce qu'il en est de cette vertu, de cette efficacité du symbolique, si remarquable et en même temps je le dis bien sans aucun moyen, où cette efficacité est donc déniée, dans la mesure où évidemment elle est cause de ce malaise qui s'appelle la castration, bien sûr. Or, comme nous le savons, le propre d'une culture, c'est de chercher ensemble, collectivement, le moyen d'y remédier.

Alors nous ne sommes pas les gardiens du symbolique, nous ne sommes pas non plus en tant que psychanalystes les gardiens de ce qu'il en serait d'une autorité paternelle. Je n'ai pas voulu ici – et il est bien tard – m'engager sur cette question, sur ce point et nous n'avons, me semble-t-il, aucunement à apparaître comme ceux qui seraient les nostalgiques d'un ordre patriarcal que nous voyons en train de s'effondrer. Mais je crois que dans ce qu'il en est de notre pratique, et j'ai déjà tous les témoignages qu'elle va aller pour chaque analyste, se développant à toute allure, eh bien! je crois qu'il est bon que, dans leur pratique, les analystes aient le soupçon de ce que l'analysant, le jeune qui maintenant vient sonner, attend; ce qu'il vient réclamer, c'est évidemment qu'il puisse trouver dans la cure l'accès à ce type d'ordre qui lui autorise, qui lui permette enfin une jouissance qui ne soit pas celle, je dirais, fabriquée qui aujourd'hui se dérobe continûment à sa prise, qui soit une jouissance tenable et sans que, pour autant – et c'est là aussi qu'à la suite de Lacan nous sommes convoqués – nous ayons à nous faire les apôtres de la castration.

Donc, l'être parlant, est-il condamné au sinthome? Lacan disait « le siècle sera religieux », vous vous souvenez, c'est-à-dire il semblait dire que nous n'en sortirions pas. C'est évidemment par le travail de chacun d'entre nous, comme à l'occasion de ces réunions et de nos discussions, de mettre

ça à l'épreuve, de voir selon nos propres forces qui ne sont évidemment pas les siennes mais de voir avec nos propres forces ce que nous pouvons en penser, ce que nous pouvons en raconter.

Merci de votre attention.

C.-N. Pickman – Bon, j'ai une tâche difficile, alors je vais d'abord remercier Charles Melman pour cet exposé à la fois très vaste et en même temps très précis et évidemment qui pose beaucoup de questions, fondamentales.

Alors je ne vais pas reprendre l'exposé de Charles Melman... simplement je voudrais dire qu'en l'écoutant puisqu'il a commencé par introduire le signifiant comme symbole d'une pure absence, ça m'a tout de suite rappelé la façon dont justement Lacan introduit le signifiant comme symbole d'une pure absence dans le séminaire sur les psychoses, il l'introduit comment? Par la question hystérique. Il y a deux chapitres dans ce séminaire sur les psychoses où Lacan parle de la question du symbolique et, en écoutant Charles Melman, je pensais à cette façon qu'à l'hystérique de demander l'objet, de réclamer le pacte mais aussi sur un autre versant de questionner réellement son sexe signifiant comme symbole de pure absence, c'est ça la question hystérique par excellence, c'est-à-dire vraiment ce point d'articulation entre symbolique et réel. J'ai été tout à fait frappée justement de retrouver ça dans l'introduction – c'est de quelle année le séminaire sur la psychose? en tout cas c'est la première lancée... 53? c'est ça, oui, c'est la première lancée de Lacan – donc de trouver ça, de trouver cette articulation symbolique et réel par la question de l'hystérique. Ça c'est la première remarque.

Alors je vais donc faire un saut parce que, ensuite, vous êtes passé à la question du sinthome et de savoir si on pouvait se passer de ce quatrième rond qui serait le symptôme. C'est vrai que c'est une question de Lacan, je crois qu'au fond il y répond plus ou moins par non, en tout cas il ne trouve pas la solution mais tout de même, vous avez dit « qu'est-ce que nous faisons avec le symptôme? » Au fond qu'est-ce que nous faisons avec le symptôme à la fin d'une analyse? Est-ce qu'on en fait de la souffrance ou bien est-ce qu'on en fait un style, le style qui serait propre à chacun? Ça, ce serait ma première question.

Et ensuite vous avez dit que donc grâce au sinthome, nous deviendrions les gardiens de ce sacrifice. Ça, c'est une question parce que, est-ce que dans le sinthome, est-ce que la place pour l'amour du père c'est-à-dire cette figure imaginaire du père, est toujours présente ou bien est-ce qu'au contraire il n'y aurait pas là, je dirais, un lieu du désir... mais à partir d'une place vide, c'est-à-dire à partir de S(A) et non pas à partir de l'amour du

père. Ça, c'est vraiment peut-être, me semble-t-il, l'enjeu d'une cure.

J'ai aussi une question pour Gérard Pommier, je ne sais pas si dans la foulée je peux le faire? C'est le même type de question puisque vous avez évoqué le trauma. Vous avez dit que le symbole était produit par le trauma, alors ça m'évoquait Freud, bien sûr et Lacan en même temps puisque Lacan parle du signifiant du trauma, il ne parle pas du symbole, du trauma mais du signifiant du trauma et Freud, lui, parle d'une symbolisation immuable du trauma en tant que précisément le trauma est la symbolisation que le trauma introduit puisque au fond le refoulement, c'est une symbolisation à l'œuvre, le trauma est une symbolisation à l'œuvre, mais au cœur de laquelle il reste le signifiant du trauma c'est-à-dire précisément quelque chose qui n'est pas pris dans la symbolisation c'est-à-dire que là au contraire il y aurait une production du signifiant du trauma par la symbolisation. Alors évidemment c'est un mouvement inverse de ce que vous disiez du symbole qui serait déconstruit par la symbolisation, alors ça n'exclut pas bien entendu que le symbole soit déconstruit par la symbolisation mais il faudrait pouvoir articuler les deux, me semble-t-il?

Ch. Melman – Oui, moi je trouve très bien ce que vous dites sur le fait que ce qui peut rester du sinthome, c'est le style. Moi, je trouve cela très élégant... absolument et il est vraisemblable d'ailleurs qu'au style si on est un peu intuitif on peut avoir comme ça un petit coup d'œil sur ce qu'il en est des agencements privés de tel ou tel, et de soi-même bien sûr. Maintenant, je me permettrais de penser que nous nous faisons avec le sinthome effectivement les gardiens du service. Comme tout analyste, je suis très frappé par le fait, comment dirai-je? que dans l'organisation conjugale la mieux venue, la façon dont celle-ci s'articulera autour de ce qui sera la mise en place d'une castration éventuellement agie de l'un sur l'autre,... – je pense que je ne vais ici effaroucher personne – par exemple pour un homme, la femme aimée et désirée sera celle qui s'emploie justement du côté de sa castration à y veiller sérieusement. Je dirais que le moindre phénoménologue ou sociologue ou journaliste ou romancier ne pourrait que s'étonner, de ce type de conjoncture... quand même qu'est-ce qu'il est allé chercher... Eh! bien! justement, il est allé chercher ça. Ça, en tant que cela se présente volontiers comme étant, supposé l'autel, si j'ose ainsi m'exprimer, en négatif, le dieu lare, présent nulle part, et néanmoins éminemment actif et gardien du foyer. C'est ce qui me paraît le paradoxe et avec le fait que dès lors chacun va s'employer vis-à-vis de l'autre à maintenir ce qu'il en sera de l'exercice, chacun fera la police. Il y a aussi des polices sociales comme ça, police des mœurs, c'est évidemment de veiller à ce que tout le monde respecte la castration. Il y a des polices je dirais, intimes, privées qui sont essentielles et qui sont organisées...

Ce qui a pu, je crois, choquer un certain nombre en ce qui concerne Lacan, sans que peut-être il le formule clairement comme ça, c'est que justement Lacan n'était – il faut que je fasse attention, là, parce qu'il faut y introduire une correction essentielle – Lacan n'était jamais pour escamoter ce qui est dû à l'Autre, je veux dire la dette à l'endroit de l'Autre. Il était au contraire vigilant, soucieux qu'elle soit acquittée c'est-à-dire que d'un côté, c'était un homme qu'on aurait envie de dire à cet égard traditionnel et même certains diront réactionnaire, nous pouvons le dire très bien ici entre nous Lacan était absolument opposé à l'apparition de la pilule et il n'a jamais manqué à ses analysants de le faire savoir. Autrement dit, mes chers amis, si vous voulez prendre votre pied, je vous en prie, mais il y a à respecter, à respecter ce que cela implique; n'essayez pas de magouiller, de faire de bonnes affaires, on n'est pas au souk... voilà. Alors un certain nombre de gens du même coup se sont dit ce Lacan quand même! Il était contre le mariage des prêtres, ça s'est discuté, ça s'est calmé depuis mais lorsque la question a été posée il y était tout à fait opposé. Je ne vais pas développer les raisons pourquoi il nous est arrivé avec quelques-uns d'en parler mais avec lui il s'exprimait d'une façon très claire pour des raisons ni politiques, ni religieuses, qui étaient des raisons qui tenaient au respect de la structure. En revanche il était dans ses conduites, je dirais, l'illustration même, de ceci, c'est qu'il n'était pas pour autant le gardien de la castration et qu'il éprouvait même, il manifestait même un certain désaveu vis-à-vis de ce qui pouvait lui sembler une espèce de pusillanimité, je dirais, ambiante. Ceci donc pour répondre à ce que vous soulevez aussi bien concernant le style et le style de Lacan et puis à la question du sacrifice.

C.-N. P. – Merci beaucoup, M. Safouan a demandé la parole.

M. Safouan – Oui, la question qui me reste c'est à savoir si le symbole est le signifiant de la pure absence, si la pure absence est ce qu'il y a entre nous, toi et moi {...} cela même dont se soutient de la parole. Dans ce cas-là, de quoi la parole qu'elle soit celle de l'un ou de l'autre, va-t-elle s'autoriser pour se présenter comme vraie, autrement dit comment dans cette perspective la vérité s'introduit dans le discours?

Ch. Melman – Merci M. Safouan pour ta question. Elle a le choix entre deux possibilités. La première c'est l'argument d'autorité. Autrement dit, parce que je me réfère à ce au moins-un dans l'Autre dont je m'autorise quand c'est le cas pour dire « ce que je dis c'est vrai ». Il est bien évident quand je viens et que j'amène un certain nombre d'auteurs, que j'autorise ma parole de ces référents et que je fonde la vérité supposée imaginée de mon propos sur cette autorité. Mais la seule vérité que nous puissions, me semble-t-il, en tant qu'analystes, reconnaître, c'est justement cette absence même, c'est en tant

que la parole ménage la place comme le fait Lacan de façon tellement surprenante dans ses quatre discours – qui ose encore à part lui parler de la vérité? – comme il le fait dans l'écriture des discours, la seule vérité que nous ayons à notre disposition, c'est justement celle-là. Et tout ce qui vient en quelque sorte là tenter de la réparer, je veux dire le fait qu'en dernier ressort je ne suis renvoyé qu'à ma propre bêtise, qu'à ma propre limite, qu'à ma propre autorisation, qu'à ce dont je m'autorise moi-même, voilà en dernier ressort, la vérité de la parole... qui me paraît absolument conforme à la définition classique, je veux dire théologique de la vérité c'est-à-dire l'adéquation de l'intellect et de la chose en tant que les psychanalystes savent que la chose, c'est justement ce qui est évacué.

R. Lévy – Alors, est-ce qu'il y a d'autres questions dans la salle?

G. Pommier – ... la question que vous avez posée, c'est le point que je n'ai pas eu le temps de développer justement...

R. L. – Vous voyez...

G.P. – ... vous dites le signifiant du trauma. Effectivement c'est l'autre face du trauma, je vais essayer de me faire comprendre... Admettez...

Je ne parle pas du signifiant, je parle du symbole. Admettons que ce qui se présente comme symbole d'un certain trauma soit aussi comme c'est très souvent le cas un objet phobique, un objet phobique quelconque,... etc.

Symbolisation du symbole ça veut dire que le point précis où le symbole se subjective permet en quelque sorte de déconstruire le symbole en question. Mais il est vrai que ce symbole porte aussi un nom,... un cheval, c'est un cheval, un loup, c'est un loup etc. alors qu'est-ce que c'est que cela, est-ce qu'on peut dire que c'est un signifiant? C'est... parce que la définition d'un signifiant c'est quand même que le signifiant représente le sujet auprès d'un autre signifiant. Alors dans ce cas-là ce n'est pas un signifiant qui renvoie à un autre signifiant, c'est un signifiant qui est déconnecté des autres signifiants bien que ce soit aussi un signifiant. Donc on peut l'appeler comment? On peut l'appeler un nom propre, c'est un nom totemique. J'emploie à propos le mot totem c'est-à-dire ce qui en tant que c'est aussi un signifiant introduit à la chaîne parlée mais c'est aussi un nom propre. Donc, c'est ce grâce à quoi le sujet entre dans la chaîne signifiante, qu'il peut parler au nom de son totem. Donc le symbole est ce qui permet l'usage du symbolique c'est-à-dire que c'est au nom du nom totemique, c'est au nom de mon totem que je suis en train de parler etc. Voilà. Ça veut dire quoi? ça veut dire que le symbolique dans ces conditions, dans ces conditions d'usage des signifiants nous le dirons seulement à ce moment-là, des signifiants; avant ce n'est pas des signifiants. Je veux dire qu'ils ne fonctionnent

pas en paire ordonnée parce que la paire ordonnée, comme ça aurait pu être développé dans les questions de ce matin, elle est articulée par l'ensemble vide, ça veut dire entre S1 et S2 ceci est cela, il y a le verbe être c'est-à-dire que la parole symbolise par l'ensemble vide le manque à être du sujet et qui du coup respire grâce au symbolique. Voilà j'ai beaucoup résumé...

Ch. Melman – Alors je vais être mauvais camarade si Gérard le permet bien sûr... (rires) Ça sera très court. Ce qui est amusant c'est de voir que l'objet phobique pour le petit Hans, c'était donc *das Pferd*, nous sommes d'accord. Est-ce que ça va encore si je fais remarquer que « *ferd* » c'est à peu près l'anagramme de Freud dont la place dans la famille concernée était centrale. Je veux dire aussi bien le père que la mère avait pour ce signifiant un investissement assez massif qui pouvait permettre à cet enfant de penser que l'ancêtre c'était là...

G. P. – C'est ce que j'ai dit...

C. M. – Pas tout à fait, ... d'autant que la girafe que vient apporter ce fameux dessin, comme on le sait, ce n'est pas non plus un animal quelconque puisque c'est son nom de famille..., cela donc, je pousse un peu les choses, parce que dans ce que vous dites au sujet du signifiant ou dans ce que vous appelez le symbole du traumatisme, je sais que ce n'est pas un signifiant comme un autre etc. je suis bien sûr tout à fait d'accord et vous avez absolument raison de penser que l'effet traumatique est lié justement à cela c'est-à-dire on est là affronté à un signifiant qui ne permet pas la subjectivation. Je crois que c'est très important et juste ce que vous dites là mais je vous fais remarquer néanmoins si on s'en tient à cet exemple puisque vous parlez de cheval etc. combien dans la problématique du petit Hans il s'agissait de ce qui était déjà éminemment nommé. ┘

